

breux villages et de beaux jardins; on y compte plus de 100,000 habitans.

Christie séjourna un mois à Hérât comme marchand de chevaux; le 18 mai il en partit avec un guide, et fit route à l'ouest. Le 9 juin il arriva sous les murs de Yezd, il était en Perse. Tout le pays entre Hérât et Yezd a beaucoup souffert des incursions des Ouzbeks.

Quand Christie et Pottinger se furent rejoints à Ispahan, ils se dirigèrent sur Meragha où le général Malcolm les attendait; ils atteignirent cette ville le 1<sup>er</sup> août. Pottinger quitta la Perse avec l'ambassade anglaise qui se rendit à Bagdad par Kermanschah. Elle descendit ensuite le Tigre et le Chat-el-Arab jusqu'à Basrah. Pottinger, retenu par le service public dans cette ville, ne s'embarqua qu'au bout de trois mois sur un petit navire de la compagnie des Indes, il atterrit à Bombay le 6 février 1811.

Quant à Christie, désigné pour un des officiers anglais qui devaient rester en Perse pour organiser les troupes de ce pays à l'européenne, il périt en brave en défendant le camp persan contre une attaque des Russes, le 31 octobre 1812. »

---

## BOUKHARIE.

---

DANS le seizième siècle, des marchands anglais jaloux de partager les profits du commerce de l'Asie, expédièrent en Russie Antoine Jenkinson, en lui recommandant de traverser cet empire, et d'aller dans l'est aussi loin qu'il pourrait. Jenkinson, arrivé sur les bords de la mer Caspienne en 1558, s'y embarqua; parvenu sur la côte orientale, il continua son voyage par terre jusqu'à Boukhara. Il quitta cette ville en 1559, et revint dans son pays par la Russie.

En 1717 Pierre I<sup>er</sup>, à qui tout ce qui intéressait son empire tenait fort à cœur voulut acquérir des lumières sur les vastes régions, comprises entre la mer Caspienne et l'Hindoustan; le soin de les explorer fut confié à Alexandre Bekevitch, officier brave et intelligent, qui avait 3,000 hommes sous ses ordres. Les commencemens de l'expédition furent heureux; bientôt, victime de la perfidie des Ouzbeks, Bekevitch fut assassiné; tous ses soldats étaient déjà traitreusement égorgés.

Depuis cette catastrophe, la Russie n'avait plus

fait de tentative pour pénétrer en Boukharie ; les circonstances la déterminèrent à y envoyer une ambassade en 1820. Depuis 1770, les relations commerciales entre les deux pays avaient pris un grand accroissement, et plusieurs envoyés boukhares étaient successivement venus à Saint-Petersbourg. M. de Négri, conseiller d'état, fut nommé chef de la légation. Toutes les personnes qui en faisaient partie s'étant réunies à Orembourg, on en partit le 10 octobre ; on traversa la Steppe des Kirghiz. Ces nomades, qui souvent attaquent les caravanes de marchands, quoique nombreuses, respectèrent une troupe dans laquelle se trouvaient plusieurs compagnies de soldats aguerris et deux pièces de canon. L'ambassade voyagea donc fort paisiblement dans la steppe ; en sortant de ce désert, elle entra sur le territoire boukhare.

De Kagatane jusqu'à la capitale de la Boukharie le pays est coupé de canaux destinés à l'irrigation ; ils rendirent le passage de l'artillerie assez difficile. De toutes parts la foule accourait pour voir les Russes. Des officiers du khan vinrent au-devant de l'ambassade ; le visir attendait M. de Négri à quelque distance de Boukhara ; tout ce qui concernait le cérémonial ayant été réglé, l'entrée solennelle dans la capitale eut lieu le 20 décembre. Une foule immense remplissait les

rues ; le cortège, obligé plusieurs fois de s'arrêter, arriva enfin au palais. Un grand tapis de Perse couvrait le plancher de la salle d'audience. « Sois le bien venu, dit le khan à l'ambassadeur. » Celui-ci prononça son discours en langue persane, et remit la lettre de l'empereur au visir. Le khan la prit, la déroula, la lut à haute voix, exprima sa satisfaction de ce que les vœux de ce monarque étaient d'accord avec les siens sur l'amitié qui devait unir leurs états, et ajouta que, pour resserrer davantage ces liens, il fallait que des caravanes allassent fréquemment d'un pays à l'autre. Tous les Russes qui appartenaient à l'ambassade furent présentés au khan qui leur dit des choses très-gracieuses. Il finit par demander à voir les trente soldats russes restés dans la cour.

Les Russes restèrent à Boukhara jusqu'au printemps de l'année suivante ; le 22 mars ils se mirent en route pour retourner dans leur pays, en passant de nouveau par la steppe des Kirghiz ; ils atteignirent Orenbourg en cinquante-cinq jours.

En allant à Boukhara, l'ambassade traversa le fleuve Oural, et se dirigea au sud-est vers la baie du nord-est de la mer d'Aral ; elle s'approcha d'un quart de lieue de cette baie, nommée Sariï Tchaganak (baie jaune) ; elle passa ensuite successivement sur la glace le Sir deria à environ dix

lieues de son embouchure dans ce grand lac ; le Kouvan deria , seize lieues plus loin ; et , à la même distance du Kouvan , le lit du Djan deria qui est fort large , et dont on ne reconnaît la trace que par quelques flaques d'eau qui n'ont aucune communication entre elles ; elle arriva ensuite sur les bords du Kizil deria qui depuis long-temps est entièrement à sec ; elle franchit en cinq jours le Kizil coum (sable rouge) , grand désert où l'on parcourut plusieurs lieues sans trouver une goutte d'eau , puis une chaîne de montagnes rocailleuses dont les sommets les plus élevés ont environ 160 toises au-dessus du niveau de la mer. Enfin , après avoir rencontré encore quelques sables et toujours des déserts arides , on atteignit Kagatane , premier village boukhare , situé à onze lieues de la capitale.

Trois cent cinquante chameaux kirghiz transportaient les vivres et des tentes en feutre , destinées à servir d'abri dans le pays désert et le climat rigoureux que l'on devait parcourir. Le froid ne fut cependant pas aussi vif qu'on l'avait appréhendé ; le thermomètre ne baissa qu'à 10° au-dessous de zéro R. ; on n'éprouva pas un seul jour de pluie , ni aucun de ces ouragans de neige qui font la désolation des caravanes.

La partie de la steppe des Kirghiz que l'on traversa est couverte presque partout de chaînes de

collines dont les pentes sont très-longues et très-douces. Cette contrée ne présente qu'une surface immense qui n'a d'autres bornes que celles de l'horizon. L'œil y cherche en vain quelque bouquet de bois sur lequel il puisse se reposer , il ne rencontre que de légères ondulations éparses à de grandes distances ; d'Orenbourg à Boukhara , l'on ne rencontre que deux chaînes de montagnes ; l'une est celle qui se trouve au sud du Kizil coum , l'autre plus au nord est celle des Mougodjars à 109 lieues au sud-est d'Orenbourg ; elle forme le prolongement des monts d'Oural et de Gouberlinsk ; le fleuve Oural s'y est creusé un lit entre Gouberlinsk et Arsk.

Des sables mouvans occupent de grands espaces dans la steppe des Kirghiz , ils y forment ces collines innombrables dont il a été question ci-dessus ; elles sont amoncelées irrégulièrement dans le Kara coum (sable noir) ; et dans le grand et petit Borsacki.

Le Sir deria (*Jaxartes. Si houn*) , qui a environ 100 toises de largeur , est la seule rivière que l'on ait rencontrée entre Orenbourg et Boukhara. Le Kouvan deria n'a guère plus de 10 toises de large. Le Djan deria , qui se réunit au Kouvan , est à sec , ainsi qu'on l'a déjà remarqué ; mais il a laissé des traces très-visibles d'un lit fort large. Il en est de même du Kizil deria , qui est desséché depuis long-

temps ; on crut avoir traversé son lit à une dizaine de lieues au sud du Djan.

Tout le pays situé entre cette rivière et la Boukharie est inhabité ; on n'y trouve point d'eau ; il est presque entièrement nu. Depuis l'Oural jusqu'au Djan deria , errent des Kirghiz qui , depuis les premières années du dix-neuvième siècle , sont parvenus à chasser les Karakalpaks de ces plaines , où ils vivaient comme eux en nomades.

Après qu'on a traversé une chaîne de collines sablonneuses qui est devant Katagane , soudain la scène change : là finit le désert , et on est , comme par enchantement , transporté dans un pays très-bien cultivé. C'est comme une terre de merveilles ; car , depuis Kagatane jusqu'à Boukhara , les maisons , les vergers , les jardins , les champs entourés d'allées d'arbres , se succèdent , presque sans interruption , aux yeux étonnés du voyageur. Tout cet espace est arrosé par des milliers de canaux qui entrecourent la plaine dans laquelle on marche pour arriver à la capitale.

Le pays , improprement nommé , par les Européens , Grande-Boukharie , dit M. le baron de Meyendorf , auquel on doit le récit de l'ambassade , est compris entre 37 et 41° de latitude nord , et entre 61 et 67° de longitude à l'est de Paris. La nation boukhare est composée de deux races principales : les Ouzbeks , peuple d'origine turque ,

qui sont conquérans et les dominateurs , et les Tadjiks , habitans primitifs et sujets. Le nom de Boukharie désigne le pays dans le langage ordinaire. Les Ouzbeks comprennent sous celui de Tourkestan toute la contrée occupée par les hommes de leur race ; on y connaît plusieurs khanats , dont les principaux sont ceux de Boukharie , de Khiva , de Khokhan , de Badagchan , de Chersabès , etc. La petite Boukharie , séparée de tous ces états par des montagnes , devrait être appelée Tourkestan chinois.

La partie orientale de la Boukharie est une contrée montagneuse , couverte par les branches occidentales du Tsoungling. Dans l'ouest elle est parfaitement unie ; le sol y est argileux , de couleur jaune , arrosé d'un très-petit nombre de rivières , et cultivé seulement le long de leurs bords jusqu'au point où s'étendent les canaux d'irrigation. Le reste du pays est une steppe et un désert où vivent en nomades des Ouzbeks , des Turcomans , des Karakalpaks , des Kalmouks , des Kirghiz.

Le climat , généralement chaud , est tempéré dans le nord-ouest , et encore plus dans le nord-est. Le printemps commence de bonne heure ; dans les premiers jours de mars , tout est en fleur. L'aridité augmente la chaleur de l'été. Pour suppléer au manque de pluie , dans cette saison , on a recours à l'irrigation par le moyen des canaux. En automne , les pluies sont assez fréquentes ; l'hiver